

à être mis à l'épreuve souvent, quelquefois pendant toute une vie. Or, il semble que, plus on le meurtrit, plus il aime. Dieu seul a pu faire cela; Il a laissé, dans le cœur d'un être ruiné, qui a été l'instrument pour introduire le péché sur la terre, un amour qui s'altère difficilement.

Oui, la génération qui maudit son père et qui ne bénit pas sa mère est le signe caractéristique de la fin; à l'horizon, le soleil de la grâce et de la patience de Dieu baisse rapidement.

«**Une génération pure à ses propres yeux**», ajoute Agur (verset 12). C'est le manteau de la propre justice, mais qui n'a de valeur qu'à ses propres yeux, pas devant Dieu, chers amis. Allez parler de l'Évangile aujourd'hui à toute cette jeunesse. Essayez donc d'aborder les marchés; vous verrez comment vous serez reçus, car il y a la propre justice qui règne en maîtresse.

Cette génération est pure à ses yeux, mais l'Écriture nous dit qu'elle n'est pas lavée de son ordure. Or, pour être pur devant Dieu, il faut être lavé dans le sang de l'Agneau.

Quand le lépreux sortait du camp, il devait déchirer son manteau. Aussi longtemps que quelqu'un n'a pas déchiré le manteau de sa propre justice, il ne peut pas accepter celui que Dieu lui offre: la «**plus belle robe**» (Luc 15:22).

«**Ses yeux sont hautains**» est-il dit aussi. Avez-vous déjà fait la différence entre «hautain» et «orgueilleux»? Être orgueilleux, c'est s'occuper de sa propre personne, faire de soi-même le centre de ses pensées et échafauder sur ce centre des horizons très élevés à atteindre. Être hautain, par contre, c'est se placer sur sa propre éminence et considérer les autres dans la vallée, avec dédain et mépris, les estimant comme étant tous inférieurs.

Mais ne croyez pas que cette génération aux yeux hautains a passé sur la scène. Interrogez le temps et jetez un regard autour de vous; vous vous convaincrez du contraire. On entend dire parfois: ce sont les gens de l'autre siècle. Non, ces gens d'autrefois ont eu plus qu'il ne leur fallait, avec le peu qu'ils possédaient, pour accomplir leur course. Mais si vous êtes attentifs à ce que Dieu vous dit, vous ne possédez que la moitié de ce qui est nécessaire pour le voyage de cette vie. Ne courez pas trop vite dans le chemin, vous vous rendrez compte que vous n'aurez jamais que la moitié de ce qu'il vous faut pour faire face aux difficultés sans cesse croissantes de la vie des derniers jours dans laquelle vous rencontrerez tant d'exigences nouvelles. Dieu a permis à nos devanciers de vivre dans un temps où, avec peu de choses, on faisait beaucoup. Aujourd'hui, par contre, la vie est devenue un problème; mais pensez à ceux qui ont passé avant nous sur la scène de ce monde et dites-vous qu'ils ont eu assez de ce qu'ils possédaient alors. L'Écriture nous dit: «**Ne pensant pas aux choses élevées, mais**

vous associant aux humbles» (Rom. 12:16), aussi bien aux choses qu'aux personnes humbles.

Ici, c'est précisément le contraire de ce que la Parole nous enseigne. Cette génération a une haute opinion d'elle-même.

«**Une génération**» — dit Agur — «**dont les dents sont des épées et les moulins des couteaux, pour dévorer les affligés de dessus la terre, et les nécessaires d'entre les hommes**» (verset 14).

N'est-il pas vrai, chers amis, qu'il y a un quart de siècle à peine, il y avait encore entre les humains de l'harmonie, un certain intérêt purement humain, sans doute — pour les misères du voisin. Aujourd'hui, c'est chacun pour soi. Jadis, et tout près de nous encore, en dehors des lois et des règlements, il y avait la voix de la conscience, léguée par les ancêtres. Dans les affaires, par exemple, les hommes avaient une parole, pour le respect de laquelle ils auraient sacrifié une partie de leur capital, sinon la totalité, s'il le fallait. Ce n'est plus le cas aujourd'hui, où les dents sont devenues des épées. Qu'importent les moyens; l'honneur, la moralité, tout cela est jeté par-dessus bord et une seule chose prime: arriver à ses fins.

C'est que la sangsue vient d'enfanter deux filles (verset 15) et ces deux filles sont: «**donne! donne!**»... Et, à côté de cela «**il y a trois choses qui sont insatiables, quatre qui ne disent pas: c'est assez**», c'est-à-dire quatre gouffres, quatre vides qu'on ne peut combler.

Il y a en effet aujourd'hui un cri qui monte du cœur de l'homme, le cri de la convoitise, de la satisfaction charnelle, qui ne trouve pas à s'assouvir sur la terre: donne, donne encore, donne toujours; nous avons des besoins, nous en avons encore, nous en avons toujours. — Si nous remontons seulement à 25 ou 30 ans en arrière, nous pouvons remarquer qu'à cette époque, on se contentait de deux ou trois fêtes par an, aujourd'hui, il y en a bien davantage. Il faut des distractions incessantes et toujours renouvelées, parce que le cœur de l'homme devient insatiable dans ces derniers jours. Mais la terre n'offre pas des ressources suffisantes pour satisfaire ce gouffre qui se creuse toujours plus profond et plus grand dans le cœur humain. Comme de l'eau qui serait versée dans un désert, sur une terre altérée, jamais rassasiée, tel est le cœur de l'homme, insatiable. Il ne dit jamais: assez!

Et si un chrétien se demande ce qu'il faut faire au milieu d'un tel état de choses, nous lui dirons: n'essaie pas de réformer; les choses iront, au contraire, de mal en pis. Cher enfant de Dieu, tu es du ciel, sans doute, et tu vas au ciel; passe donc paisiblement ton chemin à travers un tel monde et, quand Dieu t'en fournit l'occasion, fais comme Agur, présente une parole de Dieu, te souvenant de ce que dit l'Éternel au prophète: «**Tu leur diras mes paroles, soit qu'ils écoutent, soit qu'ils n'en fassent rien**» (Ézé. 2:7).

Tous nos efforts en vue d'améliorer la société actuelle seraient d'ailleurs parfaitement vains. Les choses subsisteront jusqu'au moment où le Seigneur nettoiera Son aire. Sans doute, ce jugement commencera par la terre d'Israël, mais le Seigneur va juger cette génération hautaine, juste à ses propres yeux, qui méprise Sa grâce aujourd'hui comme au début de son histoire. Oui, nous attendons maintenant un événement précieux à nos cœurs, le retour du Seigneur, mais aussitôt après, fondra le jugement sur cette génération de laquelle Agur, comme un peintre fidèle, nous fait ici un tableau lumineux: génération dernière sur la scène, destinée à être balayée par le jugement de Celui qui s'appelle encore aujourd'hui le Sauveur du monde.

Avec le verset 17, commence un autre sujet bien précieux: c'est l'activité de Dieu quant au salut des hommes au milieu de cette génération perverse, dont nous venons de nous occuper un peu. Nous y voyons aussi les soins de Dieu pour Ses bien-aimés, aux prises avec une telle génération; enfin, le gouvernement de Dieu sur la terre, en rapport avec cette génération, y est mentionné, en attendant le jugement à venir, parce que je crois, au moins pour mon compte, que ce chapitre de l'Écriture ne nous présente pas le jugement comme nous le trouvons ailleurs.

Retenons donc ces trois points essentiels:

1° — La génération dépeinte aux versets 11 à 16.

2° — Au milieu de cet état de choses, le travail de Dieu en faveur des hommes, qu'Il veut sauver, et en faveur de Ses bien-aimés qu'Il soutient et délivre.

3° — Le gouvernement de Dieu, en dépit du mystère de l'inactivité apparente de Dieu vis-à-vis du mal, qui peut faire croire à l'homme dans cette fausse indépendance qui le caractérise, que tout lui est permis sur la terre.

* * *

Pour continuer notre chapitre, nous trouvons au verset 17: **«L'œil qui se moque d'un père et qui méprise l'obéissance envers sa mère, les corbeaux du torrent le crèveront et les petits du gypaète le dévoreront».**

Vous savez, comme moi, qu'un corbeau ne mange que de la chair morte; par conséquent, pour que les petits du corbeau puissent manger, il faut que la mort intervienne, conséquence du gouvernement de Dieu; même remarque en ce qui concerne l'aigle.

Mais quelqu'un demandera peut-être quand et comment se produira ce gouvernement? A cette question, je répondrai que ce n'est pas à moi à l'expliquer. Cet homme nous étonne, dirai-je, depuis que nous sommes en relation avec lui, et cela malgré sa soi-disant stupidité apparente, au moins à ses propres yeux, car quant à moi je l'ai toujours considéré comme un serviteur de Dieu remarquable.

Il est dit trois fois: Honore ton père et ta mère, crains ta mère et ton père; et il est ajouté: obéis-leur. Les honorer, c'est quant à leur personne; les craindre, c'est en rapport avec leur autorité, reçue de la part de Dieu; enfin, leur obéir, c'est se soumettre quand ils ont parlé. Dieu a dit: **«Afin que tu prospères et que tu vi- ves longtemps sur la terre»** (Éph. 6:3).

On peut citer encore le cas de Salomon, qui, lui, honora sa mère d'une façon toute particulière. Je ne dirai rien sur les antécédents de Bath-Shéba, mais je rappellerai que Salomon, cet homme qui se trouvait sur le trône de l'Éternel, qui avait pour ainsi dire le monde civilisé d'alors à ses pieds, quand sa mère s'approche, il se lève, la fait asseoir sur un trône à sa droite, après s'être incliné devant elle (1 Rois 2:19).

Mais quelqu'un de plus grand encore réalisa d'une manière parfaite le commandement de Dieu relatif aux parents. Je veux parler de notre Seigneur Jésus Christ. Lui, le jeune homme qui avait vu le jour à Bethléem, mais qui avait appelé les mondes à l'existence, qui soutient toutes choses par la parole de Sa puissance, qui a compté vos jours et les miens, n'avait pas, comme mère, une personne de rang élevé en Israël. C'était vraisemblablement une femme d'origine modeste, des montagnes de Juda, qui n'a pu d'ailleurs offrir que deux tourterelles (Luc 2:24). Quant à son père, c'était un pauvre charpentier. Eh bien! il nous est dit qu'à douze ans, Il était soumis à Ses parents. Quelle chose remarquable et merveilleuse, car c'est à cet âge que les enfants commencent à manifester leur insubordination.

Ah! ne nous y méprenons pas; Dieu ne supportera pas toujours cette insubordination ouverte des enfants envers leurs parents. Celui qui n'honore pas son père et sa mère, les corbeaux du torrent le crèveront (verset 17). C'est très solennel. Il y a un gouvernement de Dieu, sur la terre, ne l'oublions jamais.

Quelqu'un dira peut-être qu'il semble pourtant, aujourd'hui, que Dieu n'intervient pas. En effet, et ce semblant d'inactivité divine d'une manière directe à l'égard du mal est appelé le «mystère de Dieu». Toutefois, Dieu ne ferme pas les yeux sur les choses qui se passent sur cette pauvre terre. Les dettes se paieront, chacune en son temps. **«Ce qu'un homme sème, cela aussi il le moissonnera»** (Galates 6:7). Je ne veux pas faire le procès de ces chers enfants qui débutent dans la vie, je les plains, j'essaie de les aimer et j'en ai pitié, mais Dieu ne sommeille pas. On peut craindre que ce que nous avons fait à d'autres, nous soit fait plus tard à nous, par un concours de circonstances, connu de Dieu seul.

Ici, une question se pose: Pourquoi le cœur d'une mère n'a-t-il pas sombré avec tout le reste? Je crois, chers amis, que c'est parce que Dieu y a placé un amour qui ne se fatigue pas. Notre Dieu a, pour ainsi dire, conservé cela soigneusement au jour du naufrage; Il a gardé le cœur de la mère, parce qu'il est destiné

Toutefois si quelqu'un est riche, il a affaire avec Dieu et, au grand jour des rétributions, il rendra compte de ce qui lui a été confié. Mon grand souci, c'est d'être trouvé fidèle dans le peu qui était entre mes mains.

«**De peur qu'il ne te maudisse**», dit Agur dans ce verset 10. — Si quelqu'un tombe, il tombe pour son maître et si un riche fait fausse route, c'est pour son maître. Je n'ai pas été établi sur la terre pour le juger, mais plutôt pour me juger moi-même. Reste à savoir si les sentences prononcées sur moi sont en rapport avec le code divin à mon égard.

Mais maintenant qu'Agur vient de faire ses recommandations, il va se placer devant nous comme un prophète remarquable et je vous demanderai, au fur et à mesure que nous aurons l'occasion de considérer les lignes suivantes, si vous êtes d'accord avec lui.

Verset 11. — «**Il est une génération qui maudit son père et qui ne bénit pas sa mère**».

C'est le mépris de ce qui a été établi par Dieu au commencement, et si jamais génération a justifié ce verset, c'est bien celle d'aujourd'hui, car, si nous interrogeons ceux qui ont blanchi dans le chemin de la vie et que nous nous enquêrons auprès d'eux de ce qui se passait il y a seulement cinquante ans, nous apprendrons que la génération précédente avait encore du respect pour ses parents.

Mais, dira peut-être quelqu'un, je ne me suis jamais permis de maudire mon père ou ma mère. A cela, nous pouvons répondre qu'il n'est pas nécessaire de le dire; il suffit de mépriser ses parents dans son cœur. N'avez-vous pas trouvé, dans l'Écriture, que l'on peut maudire le sourd? (Lév. 19:14).

Laissez-moi, à ce sujet, vous dire quelques mots sur Joseph, le gouverneur de la terre d'Égypte. Il avait trois titres glorieux: Révélateur des secrets, Sauveur du monde et Soutien de la vie, ainsi qu'on le proclamait alors. Or son père, Jacob, était un homme sans renommée dans le pays d'Égypte. Bien plus, c'était une abomination, pour un Égyptien, de manger avec un Hébreu, à cause d'une ancienne guerre avec Abraham. Quand donc le grand Joseph, un homme qui craignait Dieu, arrivé à l'apogée de la gloire (tous les genoux se ployaient devant lui en Égypte), accompagne Jacob, ce vieillard d'apparence misérable, qui se traînait péniblement appuyé sur un bâton, devant le grand Pharaon, il dit sans hésitation et sans honte: c'est mon père.

Oui, chers amis, certains détourneraient la tête pour dire, de leur propre mère ou de leur père: je ne connais pas cette femme ou cet homme. Quel contraste avec Joseph!

L'apôtre Paul, écrivant à Timothée (2 Tim. 3:2) indique que le signe caractéristique des derniers jours, c'est que les enfants n'obéiront plus à leurs parents. La chose n'est-elle pas pleinement réalisée aujourd'hui?

Quand donc Agur considère le chemin par lequel fondra le jugement de Dieu en gouvernement envers ceux qui doivent être atteints, à cause de leurs inconséquences, il dit (versets 18 à 20): j'ai vu sur la terre cinq choses trop merveilleuses pour moi.

La première placée devant nous est le chemin du gypaète (ou de l'aigle) dans les cieus. — Ah! chers amis, nous avons affaire avec un grand Dieu et, je vous supplie de le croire, qui que vous soyez, on ne se moque pas de Lui. J'ignore quelles sont vos origines, votre destinée, vos plans et vos combinaisons, mais, croyez-le pour votre grand bien, «**on ne se moque pas de Dieu.**» C'est extrêmement sérieux. C'est le chemin de l'aigle dans les cieus, dit Agur: je ne l'ai pas compris, c'est trop grand, trop mystérieux pour moi, mais ce qu'un homme sème, certainement il le moissonnera. Il y a aussi un temps pour tout, pour semer et pour moissonner. C'est peut-être pour vous actuellement le temps de semer; prenez garde, le moment de moissonner et de récolter viendra. — Le chemin de l'aigle est pour moi aussi une chose impossible à vous expliquer. Peut-être est-ce un concours de circonstances connu de Dieu seul qui prépare en secret le jugement rétributif de chacun en gouvernement. Dieu retiendra peut-être ce jugement pendant un certain temps, dont Il a fixé la durée; mais peut-être aussi permettra-t-Il qu'il nous atteigne, vous et moi, si nous avons dérogé en quoi que ce soit à la ligne divine. Toutefois, je me sens incapable d'expliquer comment il fondra et je préfère vous donner un exemple pour fixer ma pensée.

Un frère, dans une ville, avait reçu, en héritage de ses pères, un petit commerce qui lui avait permis d'assurer simplement l'existence des siens pendant de longues années. Or voici qu'un autre commerçant vint s'établir dans le même quartier, un homme d'affaires, qui trouva ombrage dans la proximité de la petite boutique de notre frère. Il vint donc le trouver et le pria de s'en aller ailleurs pour ne pas le gêner, lui laissant entendre qu'il avait, au besoin, les moyens de l'y contraindre. Mais notre ami ne put s'y résoudre. C'est l'héritage de mes pères — objecta-t-il, — le toit où j'ai vu le jour; ce commerce a pourvu à l'existence de mes ancêtres, trop de souvenirs m'y attachent et je ne puis m'en aller. Laissez-moi donc continuer ma petite vie, incapable d'ailleurs de porter préjudice à un homme comme vous, qui voyez les choses en grand. — L'autre insista et, sur un nouveau refus de notre frère, il se retira non sans avoir prévenu celui-ci qu'il l'obligerait sous peu à quitter les lieux par force. Il commença donc à lui faire une concurrence acharnée qui ne tarda pas à porter ses funestes fruits, imposant à notre frère une retraite hâtive. Celui-ci dut donc s'en aller, mais, avant de partir, il rendit lui aussi visite à son concurrent et lui dit: Mon ami, il y a un Dieu qui gouverne et j'ai tenu à vous dire, avant de m'en aller, que ce Dieu a dit, dans Sa Parole: «**De la même mesure dont vous mesurerez, il vous sera mesuré en retour**» (Luc 6:38). Il vous visitera donc certainement un jour. Mais notre homme

se mit à rire et répondit orgueilleusement: Interrogez mes livres et vous n'aurez pas de peine à voir qu'un homme comme moi n'aura jamais faim. — Notre pauvre frère le laissa donc. Toutefois, Dieu n'ignorait pas ce qui s'était passé.

Quelques années plus tard, il se trouvait au bord de la mer, Dieu avait pris soin de lui et des siens, dans Sa fidélité. Entrant dans un restaurant, il vit en face de lui un homme amaigri, malade, qui dépérissait; c'était son ancien concurrent, atteint d'une grave maladie d'estomac, qui ne pouvait plus rien absorber et qui mourait ainsi de faim. Pour lui, s'accomplissait cette vérité: **«De la même mesure dont vous mesurerez, il vous sera mesuré»**. Ainsi, en sera-t-il pour chacun de nous, je ne sais pas quand ni comment, mais la chose est certaine, et c'est ce qu'il faut retenir soigneusement.

Agur nous parle ensuite du chemin du serpent sur le rocher. Quand le serpent passe sur le flanc du rocher, on ne l'entend pas; il est caractérisé par la prudence et la sagesse. Le Seigneur disait en effet: **«Soyez donc prudents comme les serpents»** (Matt 10:16). Le serpent passe donc sur le flanc du rocher, sachant où il va, ce qu'il cherche et quelles sont ses fins.

Nous pouvons remarquer qu'au milieu de la génération dépeinte dans les versets qui précèdent, génération qui se complaît dans sa méchanceté, dans son orgueil, dans ses actes hautains, dans ses folles recherches, caractérisée aussi par l'incrédulité qu'on appelle moderne et qui essaie de détruire les vérités fondamentales du christianisme, le cœur qui a vraiment affaire avec Dieu soupire. Mais cependant, au sein d'un tel état de choses, il passe calmement, rendu capable de s'élever au-dessus des brouillards qui obscurcissent la terre. N'est-ce pas merveilleux? Nous sommes mis ainsi en contact avec les profondeurs de la sagesse de Dieu; oui, au milieu de cette génération tortue et perverse, Dieu a placé le chemin de la sagesse. Il le fallait, pour glorifier Son Fils, Celui à la face duquel on a craché sur la croix du Calvaire, dans les mains duquel on a enfoncé des clous, qui a été en butte aux pires outrages de Sa créature déchue.

Oui, Dieu a besoin, pour ainsi dire, de cette génération dernière, de tout ce que l'homme est par nature, dans la dernière heure de Sa patience, pour glorifier bientôt Son Fils bien-aimé, sur la colline de la fille de Sion. Les hommes n'auront pas le dernier mot, mais notre grand Dieu, qui seul est sage, doit la gloire au mourant du Calvaire. Pensez-vous chers amis, que le Fils de Dieu est venu sur la terre simplement pour être méprisé? Non, l'heure sonnera bientôt où Dieu va Le glorifier et pour cela, je le répète, Il a besoin de tout ce que l'homme est. C'est le chemin du serpent sur le flanc du rocher. Le rocher typifie l'incrédulité de l'humanité dans ces derniers temps.

Quand le Seigneur Jésus est mort sur la croix, les portes du ciel se sont ouvertes, le voile s'est déchiré depuis le haut jusqu'en bas, la terre a entrouvert son

Oui, lorsqu'on devient riche, on acquiert de l'importance à ses propres yeux. On court le risque de s'écrier: Qui est l'Éternel? Est-ce Lui ou moi?

Salomon, dans sa chute, aurait voulu entraver l'œuvre de Dieu en gouvernement, en saisissant l'instrument choisi de Dieu pour le juger (1 Rois 11:40), mais le temps me manque pour entrer dans de plus longs détails.

Quand on se connaît, on a peur aussi des choses inverses qui peuvent se produire dans la vie. Si je manque de pain, connaissant mon cœur et étant incapable de supporter une humiliation de ce genre et une telle épreuve, je puis avancer la main vers ce qui ne m'appartient pas et qui est la propriété d'autrui.

Encore, semble dire Agur, si j'étais déshonoré moi seul, dans une telle éventualité, mais c'est Ton Nom, duquel je parle, qui serait traîné dans la boue et Sa gloire en serait ternie. C'est pourquoi il fait preuve d'une sainte crainte dans son cœur, de peur qu'il ne parjure le nom de son Dieu.

Nous pouvons donc dire que, lorsqu'on se connaît, il y a deux moyens efficaces pour être gardés: le jugement de soi-même et la dépendance de Dieu.

Si Dieu nous accorde quelque chose sur la terre, nous n'avons pas le droit de passer au voisin la responsabilité administrative qui en découle; la grande affaire, c'est d'accepter ces biens avec crainte et tremblement en nous demandant si nous aurons la capacité voulue pour les gérer, ne perdant pas de vue que l'heure viendra où Dieu nous demandera compte de notre administration (Luc 16:2).

Mais il y a aussi un autre danger, qu'Agur avait saisi (verset 10), c'est qu'on est enclin à faire le procès des riches par anticipation. N'oublions pas que c'est Dieu seul qui le fera, ce procès, au temps convenable, et alors chacun sera jugé en rapport avec sa propre responsabilité.

Quant le sacrificateur avait égorgé l'un des deux oiseaux (Lévitique 14:4-7) il trempait dans son sang le cèdre et l'hysope. Cela signifie que le riche a autant besoin du sang du Christ que le pauvre, et inversement. Sur un tel terrain, tous les hommes sont égaux. A la croix, tous ont été jugés et, quand le moment sera venu, Dieu rendra à chacun selon ses œuvres; c'est pourquoi le cèdre et l'hysope se retrouvaient dans le sang. Toute la gloire et la puissance humaines étaient là, en figure, parce que l'homme se glorifie aussi bien en haut qu'en bas de l'échelle sociale.

Il y a des frères qui sont riches, dans l'assemblée. Ils ne me doivent rien, mais on peut dire que ceux qui ont de gros bagages ont toujours eu la peine de les porter et de les garder. Ils ont leur responsabilité devant Dieu, à cet égard. Quant à moi, si je n'ai rien à manger aujourd'hui, un frère riche ne me doit pas le pain dont j'ai besoin. Ce qu'il possède est à lui et ne m'appartient pas, Dieu a fait les parts; rien n'est à moi.

termine l'histoire d'une race déchue, jugée parce qu'elle a mis la main sur Sa Parole et sur la personne de Son Fils que cette Parole nous a révélé.

Mais (versets 7 à 9) notre Dieu écoute la prière de quelqu'un qui se connaît et qui se méfie de lui-même, car ce sont les deux conditions indispensables à l'homme pour être gardé: d'abord se connaître et ensuite se méfier de soi. — Agur s'adresse donc à Dieu pour lui faire deux requêtes et il insiste pour qu'elles soient satisfaites avant sa mort. S'il désire ainsi être exaucé avant de mourir, ce n'est pas pour sa satisfaction personnelle, mais pour être rendu capable, par ce moyen, de glorifier Dieu dans le monde. Remarquons que la première de ces requêtes est d'ordre moral; la seconde est matérielle.

«**Éloigne de moi**» — dit-il tout d'abord — «**la vanité et la parole de mensonge**». — La vanité, c'est la bonne opinion de soi-même. Or, il est impossible de servir le Seigneur en ayant une bonne opinion de soi-même.

Il peut arriver que certaines personnes aient sur les lèvres le témoignage d'une mauvaise opinion d'elles-mêmes, mais touchez un peu à leur personne et vous verrez si le cœur est bien en accord avec les lèvres, si le témoignage des deux est bien en harmonie. L'expérience sera très certainement concluante.

Quant à la parole de mensonge, mentionnée également ici, il s'agit de tout ce qui n'est pas la vérité. Aussi, quand l'apôtre écrit à Timothée (2 Tim. 4:1), il lui dit: «**Prêchez la parole**», c'est-à-dire rien que cela.

Mais il y a aussi un côté matériel dans le service, qui peut constituer une entrave sérieuse. C'est pourquoi Agur demande à Dieu «**Ne me donne ni pauvreté ni richesse**». Il faut reconnaître que l'on n'entend pas souvent un cœur angoissé devant Dieu, pour demander de ne pas avoir de richesses. Malheureusement l'Église devient riche aujourd'hui matériellement.

Or, pour quelle raison cet homme demande-t-il à Dieu de ne pas être riche? Parce qu'il a compris qu'il vaut la peine de rester dans la dépendance d'un tel Dieu, pour dépendre de Lui et non des circonstances, par lesquelles il ne veut pas être guidé.

Et pourtant — objectera-t-on — il y a des personnes qui sont riches, dans l'assemblée. Oui, et c'est une précieuse chose, mais à une condition, c'est que si nos biens augmentent, nous n'y mettons pas notre cœur (Ps. 62:10). Craignons surtout de désirer la richesse, car «**c'est une racine de toutes sortes de maux que l'amour de l'argent**» (1 Tim. 6:9-10).

Ici, Agur insiste et il demande à Dieu de n'avoir ni pauvreté, ni richesse. «**Nourris-moi**», ajoute-t-il «**du pain qui m'est nécessaire de peur que je ne sois rassasié... etc.**»

sein, les sépulcres se sont ouverts, rien n'a résisté pour que les corps des saints endormis puissent ressusciter. Le hadès et la mort ont dû ouvrir leurs portes, mais hélas! une chose a résisté: le cœur de l'homme, qui, tel un rocher, reste insensible. Toutefois, sur un pareil terrain, sur le flanc de ce rocher, la sagesse de Dieu passe silencieusement, ayant un but bien déterminé: Dieu va glorifier le mourant du Calvaire, le méprisé de Golgotha. Cela doit remplir nos âmes d'adoration, car, en voyant la génération actuelle hautaine, méchante, assoiffée de tout ce qui n'est pas de Dieu, nous pouvons penser que Dieu se servira d'elle pour glorifier notre Maître, méconnu et méprisé depuis dix-neuf siècles, Celui duquel l'Écriture dit que la nation L'abhorre (Ésaïe 49:7). — N'oublions pas non plus que, pour Le glorifier, Dieu devra ramener à Jérusalem, sur un coin de terre conservé par Lui jalousement à cet effet, Son peuple Israël actuellement dispersé parmi toutes les nations de la terre.

Mais, passons au troisième chemin mentionné par Agur: celui d'un navire au cœur de la mer.

Chers amis, en considérant toutes ces choses qui affligent vos cœurs et le mien, l'incrédulité moderne en particulier, il est précieux de penser qu'il y a un chemin connu de Dieu, qui traverse le cœur des mers, qui passe au milieu de cette masse humaine (c'est ce que la mer représente), ayant un point de départ et d'arrivée, un itinéraire connu de Dieu seul. Et, après avoir médité sur cela, nous pouvons répéter avec l'apôtre: «**Toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu**» (Rom. 8:28).

Le mal monte comme une marée; les dernières digues sont sur le point de se rompre, mais nous pouvons considérer tout cela calmement, à la lumière des Écritures. Ah! ce n'est pas un être ordinaire que le chrétien sur la terre, quelle que soit l'appréciation du monde à son égard; l'épître aux Romains (Chap. 8) nous fixe à ce sujet.

Voyons maintenant un autre chemin: celui de l'homme vers la jeune fille. — C'est le chemin de l'affection; il en est ainsi depuis soixante siècles.

Remarquons qu'il n'est pas dit: le chemin de la jeune fille vers l'homme, mais bien celui de l'homme vers la jeune fille. C'est la règle divine et je m'adresse ici à ceux qui craignent le Seigneur. Évidemment les temps sont difficiles, mais la règle est là et il faut l'observer. Seulement, à côté de cela, il y a le chemin de l'amour et de l'affection qui guide un homme vers celle qu'il a croisée sur son chemin et dont il veut faire sa compagne pour la vie.

Toutefois, Dieu a autre chose à nous dire dans ce passage, Il veut nous parler tout particulièrement du chemin qui a conduit Son Fils bien-aimé de la gloire, par la crèche de Bethléem, au travers de toutes les difficultés de la route, jusqu'à la croix du Calvaire, pour y mourir. Oui, de la crèche à la croix, en considérant le

douloureux chemin de notre cher et adorable Sauveur, nous pouvons dire avec l'apôtre qu'Il a aimé l'Assemblée et s'est livré Lui-même pour elle (Éphésiens 5:25).

Il m'est impossible de vous expliquer ce qu'est le chemin de l'amour. C'est l'infini. C'est le chemin par lequel le Seigneur Jésus a passé pour sauver Son Assemblée et pour l'avoir auprès de Lui pour l'éternité.

Nous pouvons considérer encore une autre manifestation du chemin de l'amour. Ce soir encore, chers amis, pendant que nous sommes ici occupés à nous entretenir de ces choses merveilleuses, Dieu n'est pas inactif. Pendant la journée, dans la soirée ou dans la nuit, le grand Créateur des cieux et de la terre frappe sans cesse à la porte des humains. Peut-être par la lecture d'un chapitre de Sa Parole, par une révélation, dans un songe, Il va se mettre aux pieds du pécheur pour le supplier et l'implorer. N'est-ce pas là le chemin merveilleux de l'amour?

Oui, peut-être y a-t-il ici un cœur à la porte duquel ce Dieu Sauveur, qui ne dépend de personne, qui peut se suffire à Lui-même, sinon dans Son amour, frappe depuis longtemps sans obtenir de réponse? Peut-être un de ces chers enfants, ici présents, est-il ainsi l'objet de la tendre sollicitude de Dieu depuis de nombreuses années et reste-t-il dans la plus froide indifférence à l'égard de son Créateur? S'il en est ainsi, laissez-moi vous dire, pauvre vermisseau de terre, que Dieu ne se lasse pas, Il vous supplie, Il vous implore, mais prenez garde, Il ne le fera pas toujours. Bientôt le temps de Sa patience aura pris fin et alors la porte de la grâce se fermera pour toute l'éternité.

Si vous alliez chez un de vos plus tendres amis lui offrir quelque chose d'où dépendrait sa vie et son bonheur et qu'il vous repoussât une seule fois, il est fort probable que vous ne vous représenteriez plus. Eh bien! pensez au Dieu bienheureux, que le ciel adore, qui vous supplie peut-être depuis fort longtemps en vue de votre bonheur et qui le fera peut-être encore pendant de longues années, par pitié pour votre âme immortelle qui périt. C'est l'infini, chers amis; c'est le chemin de l'amour de Dieu envers Sa créature déchue.

Ah! quand un cœur a compris cela, il ne trouve pas de mots pour adorer Celui qui a voulu le suivre ainsi et ne pas l'abandonner un instant jusqu'à ce que, enfin vaincu, il se jette devant Lui pour Lui demander grâce.

Quand on entre dans une maison fidèle, il n'est pas rare de rencontrer l'épreuve: un malade, un cœur brisé. Pendant la guerre, en particulier, combien de mères n'a-t-on pas vues en deuil, combien d'épouses et d'enfants vêtus de noir... Et, après avoir considéré cela sous le regard de Dieu, nous sommes obligés de dire avec la Parole: «**Celui que le Seigneur aime, Il le discipline et Il fouette tout fils qu'Il agrée**» (Héb. 12:6). C'est la part de la Maison de la foi..

teur de celui qui s'attend à Lui. Mais, derrière un tel bouclier, le combattant, le voyageur fatigué, aux prises avec les nombreuses difficultés de la vie, a souvent tremblé, et parfois pour fort peu de chose.

L'exemple d'Élie, le prophète, est frappant dans cet ordre d'idées. Ce serviteur de l'Éternel avait accompli les plus grands exploits et Dieu lui avait montré Sa puissance de sept manières remarquables à savoir en:

- fermant les cieux,
- le nourrissant par le moyen des corbeaux,
- le nourrissant par le moyen d'une veuve dépourvue de tout,
- ressuscitant le fils de cette veuve,
- l'amenant à se tenir devant Achab qui désirait le faire mourir, sans que ce roi ne le touche,
- faisant descendre le feu sur l'autel,
- suscitant un nuage comme la main, qui apporta la pluie à Israël,

Mais voilà que se lève une femme, expression même de la faiblesse, une fille de la terre de Sidon, du pays des idoles, et, lorsqu'elle le fait avertir (1 Rois 19:2) que le lendemain son âme serait comme celle des prophètes de Baal qu'il avait tués, savez-vous ce que fit Élie? Il quitta son champ d'activité, s'enfuit dans les plaines de Juda, se coucha sous un genêt et, demandant la mort pour son âme, s'endormit profondément. Oui, il ne faut pas grand-chose pour nous décourager, derrière ce bouclier, mais pensons cependant que Dieu Lui-même condescend à être un bouclier pour tous ceux qui s'attendent à Lui.

Au verset 6, Agur nous avertit de ne rien ajouter à la révélation de Dieu. Ce livre, écrit par notre grand Dieu, est parfait; rien n'y manque. Les auteurs profanes du siècle ont bien essayé d'en supprimer ou d'y ajouter quelque chose, comme si Dieu dépendait d'une misérable créature, elle-même dans la nuit et dans l'incapacité la plus complète d'ajouter un seul mot à ce que Dieu a fait. Le temps viendra où ils seront trouvés menteurs. Aujourd'hui, sans doute, on leur accorde du crédit, car l'homme est de glace pour la vérité et de feu pour le mensonge. Mais bientôt ces conducteurs aveugles, comme leurs auditeurs, seront trouvés menteurs devant Dieu.

La Parole n'a jamais cédé devant personne; les générations ont passé, mais la Parole est restée comme un rocher au milieu de l'océan humain. Rien n'a pu l'ébranler, ni le feu des persécutions, ni l'incrédulité moderne. Elle est restée elle-même et demeurera jusque dans l'éternité. Alors, je le répète, ceux qui ont essayé de toucher à ce Livre, en quoi que ce soit, seront trouvés menteurs en leur propre temps. Ici, leur procès est terminé: ils seront trouvés menteurs. Or la part de ceux-ci est dans l'étang brûlant de feu et de soufre. Ainsi, en deux mots, Dieu

incrédule. Nous sommes des êtres finis; aussi, comme Dieu manifesté en chair, c'est l'infini, encore l'infini, toujours l'infini, notre seule part, c'est d'adorer.

Le mystère du Fils ne sera sondé par aucune créature, mais Dieu a voulu nous donner Sa Parole pour nous révéler cette Personne bénie et nous La faire connaître.

C'est une parole affinée (verset 5), parce qu'il n'y a rien de superflu, rien d'inutile.

On dirait que cet homme, Agur, est notre contemporain, tellement il dépeint d'une manière frappante, dans ce chapitre, comme s'il avait vécu avec nous, cette misérable génération revêtue seulement d'un manteau, telle la chrétienté professante aujourd'hui vis-à-vis du christianisme.

Ayant vécu dans un temps que j'ignore, il s'est constitué non pas le défenseur de la Parole, quoique la chose soit vraie — mais le gardien du Saint Livre et de son précieux contenu.

La même pensée se retrouve trois fois dans le cours des Écritures.

Le premier écrivain, Moïse, a dit: (Deut. 12:32) «**Tu n'y ajouteras rien, et tu n'en retrancheras rien**». — Ici, verset 6, Agur, dans un livre qui est placé à peu près au centre de la Bible, vient nous dire: rien n'y manque et il n'y a rien de trop. — Enfin, le dernier écrivain, l'apôtre Jean, tout à la fin du livre de l'Apocalypse qui clôture le Livre Saint, nous dit: «**Si quelqu'un ajoute à ces choses, Dieu lui ajoutera les plaies écrites dans ce livre; et si quelqu'un ôte quelque chose des paroles du livre de cette prophétie, Dieu ôtera sa part de l'arbre de vie et de la sainte cité, qui sont écrits dans ce livre**» (Apoc. 22:18-19).

Agur était donc d'accord avec ceux qui l'ont précédé comme écrivains inspirés et ceux qui allaient venir après lui pour terminer un Livre commencé déjà depuis plusieurs siècles.

Mais, suivons avec ordre ce que l'Esprit de Dieu place devant nous.

Notre Dieu, qui habite la lumière inaccessible, a voulu se révéler comme **Dieu créateur** par les mondes qu'Il a créés. Puis Il s'est plu à révéler l'amour de Son cœur en envoyant Son Fils dans ce monde, se faisant connaître comme **Dieu rédempteur**, s'occupant en grâce de Sa créature déchue. C'est ainsi qu'Il a révélé Son Fils dans Sa précieuse Parole pour nous faire connaître l'excellence de cette Personne et l'infini de Son amour. Mais, Il est encore le **Dieu de la foi**, suivant ce que nous trouvons ici (verset 5): «**Il est un bouclier pour ceux qui s'attendent à Lui**».

Combien de fois, derrière ce bouclier, nous avons tremblé. Ce Dieu qui tient le vent dans le creux de Sa main, qui a placé les océans dans un manteau (montrant ainsi Sa toute-puissance comme nous l'avons déjà vu) est le bouclier, le protec-

Certes, cela est trop grand pour qu'un pauvre mortel comme moi en donne l'explication. Ce sont des choses du ciel, et, comme Agur, nous devons dire: c'est trop mystérieux pour moi.

Il y a enfin un autre chemin — le cinquième — celui du vice, de la corruption et de l'éloignement de Dieu.

Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Quand l'homme a fait le mal, quand il a donné libre cours à ses instincts naturels, où le trouver, où le rencontrer face à face? Si vous le prenez en particulier, pour lui parler de sa faute, il vous dira qu'il n'a rien fait; il trouvera un moyen quelconque, pour atténuer sa culpabilité. Comme dit ici Agur, on mange (c'est-à-dire on se satisfait) puis on s'essuie la bouche et on dit: je n'ai rien fait. Seul le travail de Dieu, l'opération du Saint Esprit peut amener la confession.

On raconte qu'un jour Napoléon 1er inspecta un baigneur. Après avoir fait aligner devant lui tous ces pauvres êtres qui étaient là, il commença à les interroger l'un après l'autre. Passant au premier, il lui demanda: Qu'as-tu fait pour être là? — Sire, répondit-il, c'est un mauvais jugement qui m'a conduit ici et je suis une pauvre victime. Puis, en interrogeant un deuxième, celui-ci prétendit qu'il subissait les conséquences d'un faux témoignage à son égard. Un troisième trouva une autre excuse et, ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il trouve un pauvre homme qui confessa avoir commis une grave faute dans un moment d'égarément, reconnaissant se trouver là par ses propres mérites. Napoléon continua à passer dans les rangs, puis, en terminant, il commanda de faire sortir ce coupable de cette bande d'innocents. Voilà exactement ce que Dieu fait.

Aux versets 21 à 23 de notre chapitre, nous trouvons quatre choses sous lesquelles la terre tremble:

1° — Sous le serviteur quand il règne, parce que l'ordre établi par Dieu est renversé. Dieu nous en a donné un échantillon dans un pays peu éloigné du nôtre, la Russie, qui a été baignée dans le sang de ses fils, parce que le serviteur régnait.

N'est-ce pas d'ailleurs ce que l'homme veut faire aujourd'hui, renverser tout ce qui a été établi par Dieu au commencement? Ne va-t-on pas, toujours dans le même pays, jusqu'à prétendre faire valoir les droits de l'enfance? Quelle chose terrible... Oui, quand le serviteur règne, la terre tremble.

2° — L'homme vil quand il est rassasié de pain, c'est-à-dire l'homme sans Dieu, sans Christ, qui est sur le chemin de la prospérité.

3° — La femme odieuse quand elle se marie, c'est-à-dire quand elle trouve un soutien dans la vie.

4° — Enfin, la servante quand elle hérite de sa maîtresse, car elle prend alors la place des enfants et usurpe leur héritage. C'est, autrement dit, le renversement de tout ce qui a été établi dès le commencement,

Mais, au milieu de cette triste scène, Dieu veut placer devant nous des choses qui sont sages entre les sages, mais qui sont petites, car c'est toujours dans les petites choses, et non dans les grandes, que Dieu Se glorifie.

Il y a donc quatre choses petites, sur la terre, qui sont sages entre les sages.

D'abord les fourmis, peuple sans force, et qui préparent en été leurs vivres.

Ne croyez pas que Dieu ait voulu nous faire ici un cours d'histoire naturelle, mais la création nous enseigne et c'est pourquoi, en plaçant devant nous une fourmilière, Dieu a voulu nous parler de l'activité qui y règne et de la prévoyance qui y est observée. Les fourmis pensent, en effet, à leur fragilité qui ne leur permettrait pas de s'exposer à la basse température de l'hiver, aussi savent-elles mettre à profit les temps favorables pour amasser tout ce qui est nécessaire à leur existence. Pas une ne reste inactive, dans la tribu, pendant l'été; de l'aube jusqu'à la nuit, elles travaillent sans arrêt et si, pendant les veilles de la nuit, quelque butin s'offre à elles, elles continuent leur labeur, prêtes à recommencer le lendemain matin.

Oui, Dieu a voulu nous enseigner par là qu'un enfant de Dieu, qui est sage, doit penser à l'hiver de sa vie. On dit parfois: à cinquante ans, j'étudierai la Parole. C'est généralement trop tard. A cet âge, la mémoire fait défaut et s'en va, ce n'est plus le temps d'étudier l'Écriture; il faut faire cela quand on est jeune, aux jours de l'été de la vie; l'hiver va venir; comment terminerez-vous alors votre carrière, et moi la mienne? Je l'ignore, nous sommes soumis aux conséquences du péché et peut-être serons-nous couchés un jour sur un lit de langueur, dans l'incapacité de lire; Dieu seul le sait. Mais quand l'hiver de la vie arrive et qu'il n'y a pas quelques bribes de réserve pour nourrir son âme, c'est bien triste.

Au temps des persécutions, où les bibles étaient brûlées et mises en pièces, de chers enfants de Dieu, qui connaissaient de longues portions de la Parole par cœur, ont été en grande bénédiction à beaucoup d'autres fidèles dans des réunions tenues en secret, au cours desquelles ils récitaient ce qu'ils avaient appris. C'était, pour ces âmes, le temps de l'hiver, mais, comme pour les fourmis, il y avait des réserves.

En Proverbes 6, versets 6 à 8, nous lisons: **«Va vers la fourmi, paresseux; regarde ses voies, et sois sage. Elle qui n'a ni chef, ni surveillant, ni gouverneur, elle prépare en été son pain, elle amasse pendant la moisson sa nourriture.»** Nous pouvons remarquer que, pour ce qui nous concerne, nous avons un Chef dans les cieux qui nous a donné, dans Sa précieuse Parole, des instructions précises et exactes à l'égard de toutes choses.

Mais, Il n'est pas seulement le Dieu créateur et c'est pourquoi ici, à la fin du verset 4, Agur demande à ses auditeurs, en parlant de Lui, quel est Son Nom? Et quel Nom glorieux, en effet, que le Sien! Toutefois, nous avons le privilège de Le connaître: c'est le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ, c'est le Père des miséricordes. Sans doute, Il est le Dieu créateur, mais, par grâce, nous connaissons Son nom. **«Et je leur ai fait connaître ton nom»** — dit le Seigneur en Jean 17:26 — **«et je le leur ferai connaître»**.

Nous sommes donc en relation avec Lui et quand nous nous adressons à Lui, nous pouvons dire, du plus profond de notre cœur: notre Dieu. Mais, chose merveilleuse, depuis le trône où Il siège dans Sa majesté, là-haut, dans les régions inexplorées de Sa sainteté, de Sa puissance et de Sa gloire, Lui, que les cieux des cieux ne peuvent contenir, nous nomme Ses chers enfants. N'est-ce pas précieux?

Mais ce Dieu bienheureux a aussi un Fils et c'est pourquoi Agur pose ici cette question **«Quel est le nom de Son Fils, si tu le sais?»**

Permettez-moi de m'arrêter un instant et de répéter cette question. Quel est le nom de Son Fils? Y a-t-il ici quelqu'un qui ne Le connaîtrait pas? Alors, je veux bien vous le dire: On l'appelle Jésus de Nazareth. Oui, le Fils de ce Dieu duquel nous venons de considérer la puissance, la sagesse éternelle, la grandeur insondable et insondée, parce que c'est l'infini qui se multiplie par lui-même, est né plus bas que nous ne sommes, dans une étable, à Bethléem de Juda, ignoré de tous, et Il est mort sur un gibet, pendu entre le ciel et la terre, au milieu des moqueries, des outrages des hommes, la face ruisselante de crachats, la tête couronnée d'épines et les mains saignantes sous les clous...

Connaissez-vous, pauvre âme, le Jésus des Écritures, le Fils, ce grand Dieu qui est venu se cacher dans l'humanité pour mourir sur la croix du Calvaire; connaissez-vous Son nom? Ou seriez-vous restée dans l'ignorance de ce glorieux nom de Jésus, qui signifie Sauveur?

Oui, ce grand Dieu créateur est le grand Dieu Sauveur; c'est ainsi que l'épître de Tite le place devant nos âmes (Tite 2:13).

Chers amis, quand le Seigneur Jésus est descendu sur cette terre, Il est venu nous révéler le Père, nous faire connaître le grand Dieu invisible. Mais Il était la Parole faite chair et Dieu, pour nous faire connaître qui était Celui venu ainsi sur cette terre — comme le Seigneur nous a fait connaître Celui qui est demeuré dans la gloire éternelle — a voulu nous écrire un Livre. Ainsi, si le Seigneur nous a montré le Père qui était ce grand Dieu habitant la lumière inaccessible, Dieu, de son côté, nous a révélé Son Fils, parfaitement homme et parfaitement Dieu.

Il ne faut pas essayer de localiser l'infini dans les étroites limites du fini. Si on essaie de le faire, ou bien le cerveau éclate et on perd la tête, ou bien on devient

cependant élever trop la voix. Toutefois, elle sait revendiquer ses droits, au temps convenable, devant la fragilité des humains.

Eh bien! arrêtons-nous un instant, chers amis; notre Dieu a serré tout cela dans un manteau... Que dire? Toute Sa grandeur est là. Ce sont les œuvres de cette merveilleuse création visible, dominée par Lui jusqu'au grand jour où, accompagnée de la terre et des cieux, elle reprendra comme autrefois le chemin du néant par lequel elle a été introduite sur la scène.

Oui, nous ne sommes pas grand-chose devant Celui qui a créé les cieux et la terre, la mer et tout ce qu'elle contient. L'homme aime cependant beaucoup à lever la tête, mais quand on se place devant la majesté de Celui qui a appelé les mondes à l'existence et qui les maintient, on n'a pas beaucoup de peine à se rendre compte qu'on n'est rien, moins que la menue poussière qui s'attache à la balance, sans la faire dévier de son exactitude en aucune manière, selon ce qui est écrit: (Ésaïe 40,15) **«Les nations sont réputées comme une goutte d'un seau, et comme la poussière d'une balance»**

L'homme est donc la vanité, un souffle qui passe et pas autre chose. Seule, la grâce de Dieu a pu se souvenir d'être aussi insignifiants.

Mais Dieu a serré les eaux dans un manteau; Il a établi toutes les bornes de la terre. Quel travail merveilleux, quand le sec est apparu et que Dieu Lui-même a posé les limites de ce qui devait être la part de l'homme, là où il pourrait paisiblement mettre le pied!

Ainsi, dans ce verset 4 de notre chapitre, nous partons, pour ainsi dire, de la demeure inaccessible de notre Dieu. Passant par le vent, qui sépare cette demeure de la terre, nous arrivons aux mers et, en fin de compte, nous atteignons la terre. Là, Dieu vient nous dire: Voyez vous cette croûte de terre, c'est moi qui en ai posé les limites après avoir pris connaissance des besoins de tous ceux qui passeraient par ce lieu.

Oui, chers amis, la sagesse de Dieu a eu soin de placer dans les entrailles de la terre ce qui devait y être conservé, afin que l'homme n'en fasse pas un mauvais usage. Nous pouvons remarquer, par exemple, que, si le charbon était à la surface, il y a longtemps que nous mourrions de froid; mais Dieu l'a mis au fond de la terre, car l'homme est un incapable quand il s'agit d'administrer ce que Dieu met à sa disposition. Il en est de même de l'or, de l'argent et de bien d'autres matières précieuses, mais le temps nous manquerait pour nous arrêter en détail sur tout cela.

Quand Dieu nous donne de considérer cette terre et ses bornes, la façon merveilleuse dont Il a disposé toutes choses, nous sommes obligés de nous écrier: Quel grand Dieu!

Mais, passons aux damans, peuple sans puissance, et qui ont placé leurs maisons dans le rocher.

Le daman (blaireau des rochers) a un ennemi, l'épervier, aux attaques duquel il lui est matériellement impossible de résister. C'est ainsi que le chrétien doit compter, chaque jour, avec des ennemis puissants: un à l'intérieur et un à l'extérieur. Seulement, quand le daman va chercher sa nourriture, il sait qu'il n'y a qu'un lieu sûr pour lui, la fente du rocher. En effet, l'épervier ne peut jamais attaquer sa victime, sa proie, sans déployer ses ailes, qui reflètent leur ombre sur le rocher, véritable avertissement pour le daman. Alors celui-ci, dans la conscience de son impuissance, se précipite aussitôt dans la fente du rocher, où l'épervier ne peut l'atteindre.

De même, chers amis, l'adversaire ne peut jamais nous attaquer sans que l'Écriture nous ait avertis de ses pièges. Et alors, de même que le daman qui ne peut pas se mesurer avec l'aigle, dispose de la propre puissance du rocher, notre unique ressource est de nous réfugier en Christ, le Rocher des siècles. On voit beaucoup de chrétiens qui se fatiguent à résister à l'adversaire; ils n'obtiennent aucun résultat; notre seule ressource, à nous aussi, est de nous cacher dans la fente du rocher.

Passons maintenant aux sauterelles. Il nous est dit (verset 27) qu'elles n'ont point de roi, mais elles sortent par bandes. Peut-être quelqu'un objectera-t-il que, dans le livre de l'Apocalypse (chapitre 9: 11), où il est question également de sauterelles, il est mentionné qu'elles ont un roi sur elles. C'est exact, mais il s'agit là de toute autre chose

Dans notre passage, la pensée dominante est qu'elles opèrent toujours par bandes et c'est ce qui fait leur force. Dans le pays où elles s'abattent, leur masse compacte — car elles arrivent si nombreuses et si serrées les unes contre les autres qu'elles forment de véritables nuages obscurcissant le ciel — leur masse compacte, dis-je, cause les plus grands ravages. Mais, je le répète, l'enseignement que, Dieu a voulu nous donner, en nous parlant des sauterelles, c'est leur union remarquable que rien ne peut détruire.

Dans les contrées où leur apparition est fréquente, on a remarqué que, lorsqu'elles couvrent la terre de leurs corps étroitement en contact, un chariot peut passer, plutôt que de se séparer un seul instant, elles préfèrent se laisser écraser les unes à côté des autres.

Demandons-nous chers amis, dans la présence du Seigneur, s'il en est ainsi de nous, enfants de Dieu. N'oublions pas que nous sommes tous membres du Corps de Christ et que par conséquent, la plus parfaite union doit régner entre nous: **«Un seul pain, un seul corps»** (1 Cor. 10:17).

Je sais bien que l'adversaire rôde pour essayer de détruire cette union et malheureusement il y réussit très souvent. Il est toujours prêt à payer la dépense lui-même à quiconque accepte le marché; veillons donc et sachons déjouer ses plans néfastes à cet égard. Rappelons-nous aussi que peu de chose suffit pour nous diviser. Une feuille d'or est certainement précieuse en elle-même, mais, glissée entre deux cœurs, elle est amplement suffisante pour détruire le contact et, par conséquent, l'union, la communion entre ces deux cœurs.

Peut-être quelqu'un pensera-t-il qu'après tout ce n'est pas tellement grave, dans une assemblée, que deux chrétiens ne soient pas d'accord. Détrompez-vous. L'apôtre Paul, au contraire, mesurait toute l'importance d'un simple désaccord entre deux sœurs lorsqu'il écrivait: «**Je supplie Évodie, et je supplie Syntyche, d'avoir une même pensée dans le Seigneur**» (Phil. 4:2).

Chers amis, quand deux cœurs ne sont pas d'accord, dans une assemblée, l'adversaire essaie de former deux camps, afin que si possible tous les membres de cette assemblée soient contraints de prendre parti pour l'un ou l'autre et finalement se déclarent la guerre. Satan ne peut pas toujours amener des foules, dans ses pièges. Tout ce qu'il demande, c'est que deux cœurs commencent par être en désaccord. Veillons donc pour ne pas prêter, en cela, le flanc à l'ennemi.

Dans le temps où, en Israël, il n'y avait pas de roi, chacun faisait ce qui était bon à ses yeux, mais ce n'est pas le cas aujourd'hui. Nous avons un Chef dans le ciel, et notre devoir est de Lui obéir, de nous soumettre à Ses désirs.

Il peut arriver qu'après une journée passée ensemble, deux chrétiens se quittent, le soir venu, en se serrant la main ou même en se donnant mutuellement un baiser fraternel, pour sauver les apparences, bien que le désaccord règne dans leurs cœurs. Ils s'en vont ainsi prendre du repos, dormir paisiblement peut-être, insouciant, dans cet état de désunion, eux qui passeront l'éternité ensemble dans la présence du Seigneur. N'est-ce pas sérieux? Je laisse cette pensée sur chacun de nos cœurs, pour que nous nous examinions soigneusement en la présence de Celui devant qui tout est nu et découvert.

Oui, chers amis, je le répète, en nous parlant des sauterelles qui sortent par bandes, le Seigneur n'a pas voulu nous faire un cours d'histoire naturelle, mais nous amener à courber la tête, car l'assemblée a fait naufrage pitoyablement quant à son unité pratique dans ce monde. C'est ainsi que l'on compte près de 280 bannières religieuses qui garnissent l'Église ici-bas, pour sa propre ruine. Tel n'est pas le cas des sauterelles, ne l'oublions pas, et efforçons-nous de les imiter, chacun dans notre sphère.

Au verset 28, Agur dit: «**Tu saisis le lézard avec les mains, et il est dans les palais des rois**». Nous n'avons pas de peine à comprendre qu'il est question ici du croyant, dans la faiblesse qui le caractérise. Or, dans le cours de la vie,

terre qui est Son champ d'activité. Et alors, nous entendons Agur poser une deuxième question.

Il y a, en effet, une demeure infranchissable, réservée à Dieu seul, mais, entre cette demeure et celle de l'homme (la terre) il y a un élément puissant: le vent. Nous connaissons sa grande force et nous n'ignorons pas non plus ses exploits. Quand il souffle sur notre globe, les œuvres de l'homme ne résistent que faiblement et souvent il faut garder pendant de longues années le souvenir de son passage, tant sur mer que sur terre.

Or, quel contraste entre ce que Dieu a fait (non seulement chez Lui, mais aussi entre le ciel et la terre) et l'ouvrage des humains ici-bas? Le travail de l'homme n'est qu'un assemblage de matériaux empruntés, d'ailleurs avec fierté, aux arsenaux du Créateur, mais l'homme n'a pourtant jamais pu jusqu'ici dominer l'ouvrage de Ses mains.

Par exemple, l'aviation est une merveille aujourd'hui. Dans ce domaine, tout est compassé, tout est soumis au crible de l'intelligence humaine, tout est contrôlé par l'œil du maître, parce que l'homme est passé maître maintenant dans cette sphère. Mais, s'il y a aussi des écoles pour former ceux qui doivent utiliser ces appareils, il n'est que trop fréquent, hélas! que ses œuvres mêmes le tuent.

Une constatation identique peut être faite dans le domaine de l'automobile, dans celui des explosifs et dans tant d'autres. Le radium même, qui avait ouvert de si grands horizons aux pauvres humains et sur lequel ils avaient fondé d'immenses espoirs, a tué son artisan et il continue à le faire. Ainsi, au lieu d'être maîtrisé par l'homme, qui a ardemment désiré l'avoir à son service pour essayer de panser tant de plaies, lot de l'humanité, c'est lui qui commence par le maîtriser.

Nous pourrions prolonger les exemples, mais cela est inutile. Considérons plutôt la puissance de Celui dont Agur nous entretient.

Ce vent impétueux, duquel j'ai essayé de vous dire deux mots tout à l'heure, est docile dans le creux des mains de notre Dieu. C'est simple comme expression, mais c'est l'infini devant lequel nous nous prosternons pour adorer.

Il en est de même pour les eaux, l'étendue incommensurable des mers. Vous connaissez sans doute mieux que moi la profondeur des océans, qui atteint, en certains endroits, plus de 8 kilomètres. L'homme ne peut pas aller bien loin, dans ce chemin; à peine descend-il à une cinquantaine de mètres, avec beaucoup de précautions, et encore ses mouvements sont-ils bien gênés sous une telle nappe d'eau, qui n'a supporté jusqu'ici le mépris de personne; il y accomplit son travail avec parfois beaucoup d'angoisses.

Inutile de vous rappeler aussi l'histoire du «Titanic». La mer, parfois calme et sereine, prête ses sentiers et ne dérange personne; on peut passer chez elle sans

mander s'il valait bien la peine d'écouter un homme semblable, mais c'est précisément cet instrument que Dieu choisit, parce qu'ainsi Il peut agir librement, selon Ses merveilleuses pensées, pour qu'il n'y ait aucune obstruction au canal qui amène cette bénédiction de Son trône vers ceux auxquels elle est destinée.

Mais si Agur nous montre combien il est d'accord avec Dieu quant au jugement de l'homme, il va aussi nous parler de la grandeur de Celui sous le regard duquel il a fait, sans doute, un assez long bout de chemin; il va aussi montrer à ses auditeurs qu'ils n'en connaissent pas davantage que lui.

«**Qui est monté dans les cieux, et qui en est descendu?**» leur demande-t-il tout d'abord.

Dieu est l'architecte des choses visibles et invisibles. Il nous a donné, dans cette merveilleuse création, qui est son œuvre, des échantillons frappants de Son savoir-faire: le brin d'herbe, la fleur dans sa beauté, comme dans son parfum, autant que la montagne, la vallée, la goutte d'eau même, qui, considérée avec les moyens puissants dont l'homme dispose, se transforme en un immense océan où pullulent sans nombre des êtres vivants imperceptibles à l'œil nu. Et d'ailleurs, si les hommes peuvent considérer ces choses, ils sont les débiteurs des ressources de la création qui leur permettent de contempler dans tout ce qui est fini, la grandeur de Celui qui est Infini, qui a créé les mondes et toutes les choses qui y sont.

Toutefois il y a, ailleurs que sur notre globe, de grandes et merveilleuses choses, car si Dieu, sur cette terre, a voulu préparer un palais que l'Écriture appelle Éden, ce n'était cependant qu'une habitation destinée à un humain. Or, quel est Celui qui est monté dans les cieux pour explorer là-haut, dans la sphère glorieuse de Sa présence, Son propre palais à Lui? Les mots me manquent, les expressions ne répondent pas aux saintes exigences de ce que nous serions obligés de dire si nous en avions la capacité. Nous approchons de la frontière de l'infini et là, personne ne passe. L'œil ne peut sonder ces horizons de gloire et de lumière, aussi l'Écriture dit-elle: «**Il habite la lumière inaccessible**» (1 Tim. 6:16). Il est là depuis l'infini de l'éternité passée, derrière les remparts de cette lumière inaccessible. Et comment faudrait-il le dire? Qui nous prêterait, dans un langage convenable, quelques expressions que nous emprunterions avec reconnaissance pour dire: «**Les cieux des cieux ne peuvent le contenir**» (2 Chr. 2:6)? Alors tout ce qu'est l'infini de cette création invisible, dans ces limites dont les démarcations sont incommensurables pour l'homme, ne peut contenir Celui qui est insondable de toutes manières. Oui, les cieux des cieux ne peuvent Le contenir.

Mais, là-bas, nous sommes chez Lui, au moins par la pensée qui nous a été donnée de Lui et, sur les ailes de la foi, nous avons pu stationner, pour ainsi dire, un instant aux bornes de Son propre pays. Toutefois, il nous faut revenir sur la

comme il est très facile de saisir un lézard étendu au soleil pour se chauffer, ainsi il est facile de faire de la peine à un enfant de Dieu; je dirai même que, plus il est fidèle, plus il est facile de le meurtrir, de briser son cœur, de se moquer de lui. On le saisit avec la main, pour ainsi dire, sans aucun effort et surtout sans résistance de sa part. Mais malheur à celui qui agit ainsi à l'égard d'un enfant de Dieu, suivant ce que nous lisons en Job 40:27: «**souviens-toi de la bataille**». Car celui qui est là sur le bord du chemin, ce croyant chétif, à la merci, pour ainsi dire, de la main du passant, est aussi dans le palais des rois, il est assis dans les lieux célestes, dans le christ Jésus, et l'Écriture dit: «**Celui qui vous touche, touche la prunelle de son œil**» (Zac. 2:8). Il touche à la prunelle de Son œil à Lui. Quelle douleur, quand il en est ainsi!

Ne le faisons jamais. Ne nous permettons jamais de faire de la peine aux enfants de Dieu, nous rappelant qu'ils sont assis dans les lieux célestes en Christ et qu'il est écrit: «**Leur Rédempteur... prendra certainement en main leur cause**» (Jérémie 50:34).

Parfois, dans des conversations plus ou moins oiseuses, on se laisse aller à dire tout ce que l'on pense d'un frère ou d'une sœur, comme si Dieu était sourd. On oublie que celui ou celle dont on parle est précieux au cœur du Seigneur et est assis avec Lui dans le ciel. Pensons-y, bien-aimés, pour ne pas continuer dans de tels errements qui entraîneront tôt ou tard, mais infailliblement, le jugement sur ceux qui agissent ainsi à l'égard de leurs frères.

Pour revenir à notre chapitre, nous trouvons, aux versets 29 à 31, trois choses qui ont une belle allure et quatre qui ont une belle démarche.

Dans les versets qui précèdent, nous avons pu considérer de toutes petites choses, des fourmis, des sauterelles, des damans, un lézard, mais ici l'Esprit de Dieu nous place en présence d'animaux plus respectables.

C'est, en premier lieu, le lion sur lequel est arrêtée notre attention. Sans doute, le lion est doué d'une très grande force, mais ce qu'il a surtout de remarquable c'est une belle allure, une fière démarche. Chers amis, c'est toujours très triste quand un chrétien ne peut pas supporter le regard d'un autre et qu'il doit baisser les yeux, en signe d'une mauvaise conscience. Il n'en est pas ainsi du lion, qui ne se détourne devant qui que ce soit, nous dit la Parole, parce qu'il a pour lui une belle allure. De même, quand on a pour soi la force d'une bonne conscience, on peut aller paisiblement, sûrement son chemin. Qu'est l'homme, en effet? Que peut être, pour un fidèle croyant le jugement, l'appréciation d'un homme ou du monde entier, quand l'âme est dans la lumière de Dieu et que tout est en règle avec Lui? C'est ce qu'il nous faut rechercher, pour être rendus capables de ressembler au lion. Rappelons-nous cependant que, pour avoir nous aussi une belle

démarche, c'est-à-dire une marche remarquable, nous devons mettre en pratique les enseignements de la Parole de Dieu.

Pour le coursier, dont il est question ensuite, l'Écriture dit qu'il a les reins ceints. Remarquons que cet animal est au service des autres; il ne court pas pour lui, mais pour servir son maître. Toutefois, cela ne l'empêche pas d'avoir une belle allure et une belle démarche. Ainsi, nous pouvons dire qu'il n'est pas possible de servir les autres sans leur enseigner, par la marche, ce qu'ils doivent faire. C'est pourquoi l'apôtre Paul, écrivant à Tite, lui dit: «**Te montrant toi-même en toutes choses un modèle de bonnes œuvres**» (Tite 2:7)

Par exemple, si je demandais, dans quelques jours, de faire un résumé des vérités que j'ai essayé faiblement de développer devant vous, c'est à peine si, avec difficulté, quelqu'un pourrait rassembler quelques pages. Mais si, par contre, je me permettais une méchante action à l'égard de l'un ou de l'autre, alors, dans vingt ans d'ici, on s'en souviendrait encore. Oui, nos paroles s'oublient vite, mais nos actions restent en mémoire. Par conséquent, si nous avons quelque chose à dire, ne nous servons pas seulement de notre bouche, mais réalisons-le par notre marche et rappelons-nous que si, dans cette marche, quelque chose n'est pas en harmonie avec ce que nous disons, c'est ce qui sera retenu, au détriment de tout le reste, qui sera vite oublié.

L'Écriture nous parle également du bouc et je pense que c'est parce qu'il marche en tête du troupeau; il a, lui aussi, une belle allure et une belle démarche.

Si nous sommes à la tête d'une famille, ou n'importe où, à l'atelier par exemple, et si nous voulons être utiles au Seigneur, n'oublions pas que, comme les brebis observent les mouvements du bouc qui marche devant elles, de même tous nos actes sont contrôlés par nos frères et par le monde. Nous devons donc nous étudier à être irréprochables.

Tout ce que nous montrerons, en bon exemple, sera réalisé à peine à moitié et c'est déjà un résultat satisfaisant; mais, par contre, tout ce que nous nous permettrons de faire qui ne soit pas en accord avec l'Écriture, sera réalisé au double; nous ne pourrions pas l'empêcher.

Si malheureusement nous nous permettons quelques moments d'oubli pour dire, lire ou faire des choses non approuvées de Dieu, soyons assurés que ces mêmes choses seront réalisées par d'autres et dans des proportions bien supérieures. Nous vivons dans des temps sérieux appliquons-nous donc à imiter le coursier et à avoir, comme lui, spirituellement parlant, une belle allure, une belle démarche.

Mais, avant de terminer, cette portion de la Parole nous parle du Roi, contre qui personne ne peut se lever. Vous l'avez compris, chers amis, il est question ici du parfait modèle, du Roi des rois, qui doit régner bientôt, et pour la gloire duquel Dieu est à l'œuvre maintenant.

capacités naturelles. C'est pourquoi Il dut le briser tout d'abord sur le chemin de Damas. Le bien-aimé apôtre eut affaire alors trois jours durant avec Dieu et ce n'est qu'après cela que Dieu put l'employer pour écrire 14 épîtres et révéler le mystère de l'Église.

Toutefois cela ne suffit pas encore pour ce cher serviteur du Seigneur. Après avoir été ainsi brisé comme un vase au commencement de sa carrière, les morceaux auraient pu, en quelque sorte, se reconstituer par la suite pour sa plus grande ruine. Dieu l'avait, en effet, introduit au troisième ciel, mais quand Paul s'est retrouvé dans les circonstances ordinaires de la vie — c'était tout au début de son ministère, avant qu'il ait supporté les souffrances mentionnées dans l'épître aux Corinthiens — il courait le plus grand danger de s'enorgueillir. Alors, pour le maintenir et pour qu'il puisse faire un bon usage du glorieux dépôt confié à un humble, Dieu lui envoya une écharde dans sa chair.

Trois étapes remarquables ont marqué le chemin d'un tel homme:

— la première, c'est qu'il a pu dire, en écrivant aux Corinthiens: «**Je suis le moindre des apôtres**» (1 Cor. 15:9)

— la deuxième, apparaît dans ces paroles: «**Je suis le moindre de tous les saints**» (Éph. 3:8). — Le cercle est agrandi.

— la troisième, se trouve en 1 Tim. 1:15. — Il faut remarquer pourtant que, là, c'est un vieillard qui parle, un homme qui a blanchi sous les harnais du service, par le moyen duquel des âmes nombreuses ont été sauvées, qui a derrière lui toute une vie de communion avec Dieu, un homme remarquable qui, dans l'ère nouvelle de la grâce, n'aura pas son pareil. — Mais, en écrivant à son enfant Timothée, tandis qu'il est arrivé, pour ainsi dire, aux frontières du pays, il peut se déclarer **le premier des pécheurs**. Considérant l'univers tout entier, il reconnaît avoir marché, comme pécheur, à la tête de tous ceux qui sont en opposition avec Christ

Nous pourrions examiner d'autres exemples dans les Écritures mais, le temps faisant défaut, revenons à Agur.

Il se présente donc ici comme un homme stupide, non pas devant Dieu, mais à ses propres yeux. C'est un homme brisé qui en a fini avec lui-même et que Dieu peut, par conséquent, employer pour nous communiquer de précieuses choses.

«**Je n'ai pas l'intelligence d'un homme**» — dit-il — «**et je n'ai pas appris la sagesse, ni ne possède la connaissance du Saint**» (versets 2 et 3). Ah, nous connaissons l'estimation de Dieu, au regard de la sagesse des hommes (1 Cor. 3:19) et nous savons, si je peux m'exprimer ainsi, que la main du Tout-Puissant a voulu écrire, au-dessus de cette sagesse humaine, ces mots remarquables: «folie devant moi». Or Agur ne possédait rien de cela, il n'avait pas appris la sagesse et ne possédait pas la connaissance du Saint (ou des Saints). On pouvait donc se de-

Nous savons combien nous sommes dépendants de la grâce, tout particulièrement dans les temps difficiles, puisque Paul disait à Timothée: «**Toi donc, mon enfant, fortifie-toi dans la grâce, qui est dans le Christ Jésus**» (2 Tim. 2:1).

Cette grâce, c'est qu'Il a daigné s'abaisser pour nous sauver. Mais elle n'est donnée qu'aux petits, aux humbles, et comme nous ne le sommes pas par nature, lorsque Dieu veut nous confier quelque chose pour que nous puissions l'employer à Son service, il faut qu'Il nous apprenne tout d'abord à nous connaître; ce n'est qu'après, que Dieu peut se servir de nous.

J'ai dit que c'est une règle invariable. Vous savez que Jacob, en principe, est le premier prophète, non pas qu'il soit appelé tel, mais nous pouvons bien dire que personne n'a parlé comme lui de l'avenir dans une diction oraculaire aussi merveilleuse. Il a passé, en effet, au-dessus de toute l'histoire du temps pour relier la fin de l'Apocalypse avec le commencement du Livre de Dieu. Oui, en considérant toutes les bénédictions qui seront accordées aux objets de la grâce de Dieu, à cause de Christ, il a franchi d'une seule traite toute l'histoire du temps jusque vers les collines éternelles, les nouveaux cieux et la nouvelle terre que nous trouvons à la fin du livre de l'Apocalypse.

Mais Dieu ne s'est pas servi longtemps de Jacob, seulement durant 17 années. Or, auparavant, pendant 130 années, Jacob a dû rester à l'école de Dieu, pour pouvoir Le servir ces 17 années. Dieu a dû le briser, l'humilier de toutes manières: dans sa maison, dans ses affaires, dans sa structure même. Cet homme n'aurait jamais pu supporter le poids de la gloire d'Égypte, si Dieu ne l'avait formé et façonné tout le long du chemin. Quand ce berger d'origine, cet homme qui n'avait connu que les troupeaux, le bétail, est arrivé dans la capitale du monde civilisé d'alors, sur le seuil du palais du plus grand monarque du siècle, il a trouvé son enfant devant lui, son fils devant qui tout le monde s'agenouillait, à l'exception du Pharaon. Comment aurait-il pu supporter une pareille gloire s'il n'y avait pas été préparé par Dieu? Ah! n'oublions pas qu'il est arrivé là s'appuyant sur un bâton, traînant misérablement sa hanche déboîtée, gardant le souvenir de la honte à cause de l'histoire de Ruben. Mais cependant, chose remarquable, devant un tel homme d'aspect misérable, le Pharaon lui-même a baissé la tête et a accepté la bénédiction qu'il lui a donnée.

Et l'apôtre Paul... Je ne vous apprends rien de nouveau en vous rappelant que le Nouveau Testament se compose de 27 portions, dont 14 sont de Paul, à qui a été d'ailleurs confiée la révélation du plus grand mystère, caché dès les siècles en Dieu. Personne n'aurait pu sonder ce mystère si Dieu n'avait trouvé bon de le révéler. Or, Paul était un grand homme du siècle, devant qui s'ouvrait la plus belle perspective dans le monde religieux, en tant qu'élevé aux pieds de Gamaliel. C'était certainement un homme remarquable qui avait devant lui un brillant avenir. Mais Dieu ne pouvait pas se servir d'un être semblable, en dépit de toutes ses

Ah! quand ce bien-aimé Sauveur était sur le point de monter au Calvaire, Il a pu dire: «**Qui d'entre vous me convainc de péché**» (Jean 8:46). Pour Le produire sur la croix, il a fallu de faux témoins; il a fallu qu'un être misérable se laissât acheter pour trente pièces d'argent. Mais demain, Il prendra les rênes du gouvernement de la terre tout entière et, pendant dix siècles, Il gouvernera d'une mer à l'autre; puis, quand tout sera terminé, Il remettra le royaume à Dieu le Père. Oui, chers amis, la fidélité est et sera la ceinture de cet Homme. C'est le roi, contre qui personne ne peut se lever (Ésaïe 11).

Mais, pour revenir à notre chapitre, voyons ce que dit Agur après cela. Nous lisons au verset 32: «**Si tu as agi follement en t'élevant et si tu as pensé à mal, mets la main sur ta bouche**».

Nous sommes ici en présence de l'humilité. Chers amis, quand nous avons pensé à mal, il arrive souvent que nous nous justifions, cela n'est pas l'humilité. Être humble, dans un cas semblable, hélas! fréquent, c'est de fermer sa bouche, tout en reconnaissant ses manquements. Si donc, par aventure, nous pensons à mal, taisons-nous, n'essayons pas surtout de nous justifier, mais humilions-nous sincèrement devant Dieu.

Enfin, au dernier verset de ce chapitre, Agur nous dit: «**La pression du lait produit le beurre**».

Le lait, comme nous le savons tous, est un aliment complet; toutefois, quand il est aux prises avec la pression, il apporte à l'homme un aliment excellent, le beurre. Ainsi, chers amis, quand la foi est mise à l'épreuve, elle produit quelque chose d'infiniment précieux pour celui qui passe ainsi par le creuset.

Mais il y a aussi, dans ce même verset, une autre pression, celle du nez qui fait sortir le sang.

Quand donc la chair entre en contact avec la chair — car c'est ce que le Saint Esprit veut nous dire ici — et vous savez combien cela peut arriver facilement, tout ce qui peut sortir d'une telle pression, c'est la mort, car le sang est l'expression de la mort. Oui, c'est terrible, quand deux frères ont un différend à régler ensemble et qu'il ne s'en trouve pas un de spirituel sur les deux. Alors, on traite tout par la force de la raison humaine, au lieu de se placer sur un terrain plus élevé; c'est le contact de la chair avec elle-même et le résultat ne se fait pas attendre: la mort, comme fruit.

Seulement, vous le savez aussi bien que moi, quand le sang est sorti du corps, il est tout à fait impossible de le ramener dans les veines. Ainsi, il arrive parfois, par la grâce de Dieu, qu'après un pareil incident entre deux frères, quand il y a de la crainte, on s'humilie, on présente des excuses; on va même jusqu'à demander pardon, si la conscience est un peu exercée. Mais malheureusement de tels heurts ne s'oublient jamais et il en reste un triste souvenir que l'on peut essayer d'atté-

nuer, parfois durant toute une existence, sans jamais y parvenir. Vous ne pourrez pas empêcher, en effet, chers amis, qu'au cours d'une conversation on rappelle qu'à un moment donné, en telle circonstance vous n'avez pas su museler la chair. Prenons donc garde à l'avertissement que Dieu veut nous donner ici et n'oublions pas non plus — pour prendre une image — que, si nous vidons un oreiller de plumes par un jour de vent et au gré de celui-ci, nous pourrions passer toute notre vie à rechercher ces plumes, sans réussir jamais à les retrouver toutes.

Pour terminer ce chapitre, Agur ajoute: «**et la pression de la colère excite la querelle**».

Quelqu'un qui ne se connaît pas aurait de la peine à penser qu'un chrétien puisse venir s'échouer sur un endroit aussi misérable que la querelle. Eh bien! oui, chers amis, Agur clôture ainsi son discours (qui n'a ni introduction, ni conclusion), comme s'il n'avait rien d'autre à nous dire, pour nous montrer ce dont nous sommes capables, ce que nous sommes, par nature, et ce que nous serons jusqu'à la fin. A nous, d'en faire notre profit.

* * *

Sans doute, si Dieu Lui-même ne bénit Sa Parole, elle sera comme un airain qui résonne et les sérieux avertissements que nous avons eu le privilège de considérer ensemble ne produiront aucun fruit. Mais pourtant, pour quelques cœurs fidèles, attachés au Seigneur, je conserve l'espoir que Dieu répandra cette précieuse bénédiction et que le désir de chacun sera de réaliser Ses enseignements, pour être «bienheureux dans son faire» (Jacq. 1:25).

Maurice Capelle — Marseille, 20 & 21 juin 1928

NOTE DE L'AUTEUR

Celui qui a prononcé ces quelques paroles a conscience de l'imperfection qui règne partout dans son exposé. Il demande à chacun de la commisération, pour la pauvreté de ses commentaires.

LES PAROLES D'AGUR

PROVERBES 30

Dès l'abord de ce chapitre, nous sommes mis en contact avec un personnage inconnu jusqu'ici, qui apparaît sur la scène sans que nous sachions ni d'où il est, ni d'où il vient. Disons tout de suite que son nom, AGUR, signifie «qui rassemble», le nom de son père, JAKÉ, «établi», et enfin la signification du nom de ses deux auditeurs est «ITHIEL» «Dieu est avec moi», UCAL «puissance».

Cet homme, AGUR, a beaucoup d'analogie avec Melchisédec par sa subite introduction, dans les pages du Saint Livre, sans aucun préambule. Il diffère cependant de celui-ci en ce que le nom de son père nous est donné, tandis que Melchisédec est présenté «**sans père, sans mère, sans généalogie**» (Hébreux 7:3).

Remarquons aussi que l'auditoire auquel AGUR s'adresse n'est pas bien nombreux: deux hommes seulement: Ithiel et Ucal, Mais Dieu avait des pensées glorieuses à l'égard de ce qui était dit à ce modeste auditoire; Il voulait communiquer cela dans le monde entier et tous ceux qui désirent l'entendre peuvent en prendre connaissance aujourd'hui dans cette merveilleuse portion. Quelle joie pour cet homme quand il saura, au grand jour, tout le bien qui a été fait sur la terre par son moyen, à la famille de Dieu dans le temps passé, présent et futur!

Aussi, cet homme a parlé comme oracle de Dieu, comme porte-parole du Grand Dieu caché dans le ciel. Et, quand il ouvre la bouche, Dieu, dans Son livre, a soin de dire que ces paroles sont de lui, Agur. Celui-ci aurait dit: elles sont de Dieu, et c'est juste, mais Dieu dit: «**Paroles d'Agur**» en vertu de ce principe que nous trouvons ailleurs dans l'Écriture: «**Ceux qui m'honorent, je les honorerai**» (1 Sam. 2:30).

Mais Agur, avant toutes choses, veut convaincre ses auditeurs de ce qu'il est, lui, personnellement et il commence par ces mots surprenants: «**Certes, moi je suis plus stupide que personne**». Chers amis il y a une règle invariable par devant Dieu à l'égard de tous ceux dont Il veut se servir sur cette terre. C'est une règle précieuse et nous pouvons bénir Dieu de ce qu'il n'y a aucun fléchissement dans son exécution. Peut-être la connaissez-vous; elle n'a pas été donnée sur la montagne de Sinaï, mais dans un tout autre lieu et cette règle est celle-ci: «**Il donne la grâce aux humbles**» (Jacques 4:6).

LES PAROLES D'AGUR

Maurice CAPELLE

Mai 1996 — N° ED006

S.L. 34, Grand Rue 30340 CÉLAS (France)